

ment autour de M. Blake. Cependant quelques mois plus tard il déployait tout son talent pour ramener au pouvoir Sir John le fourbe, l'ennemi des Canadiens.

Pourquoi ?

J. Israël ne le dira jamais.

Ceux qui ont pris part aux élections de 1887 se rappelleront toutefois que les grosses sommes pour la campagne fédérale se trouvaient du côté des toriers ?

On tirera de ce fait les conclusions que l'on voudra.

Il est certain toutefois que les conservateurs avaient jugé M. Tarte à sa juste valeur et qu'il n'obtint pas toutes les récompenses qu'il avait espérées.

C'est de cette époque que date sa grande haine contre Sir Hector Langevin, qui était alors le grand dispensateur des fonds électoraux et du patronage dans le district de Québec.

M. Mercier étant arrivé au pouvoir et se mouvant large en affaires il se rapproche de lui et, traîtreusement, tout en laissant croire aux conservateurs qu'il leur reste loyal, il brasse ses petites affaires avec Pacaud.

Les choses allaient bien, et obéissant à la reconnaissance du ventre, Joseph-Israël commença ses délations, ses injures à l'adresse de Sir Hector Langevin. Il se montra d'autant plus fielleux qu'il avait été autrefois plus platement adulateur, et qu'il avait reçu plus de faveurs de l'ancien ministre des Travaux Publics.

Les libéraux sauvèrent Joseph-Israël de la prison en le faisant élire député ; mais le concours de ce délateur politique ne porta pas les libéraux au pouvoir en 1891 et il ne sauva pas M. Mercier de la débâcle en 1892.

Ce n'est qu'après que le parti conservateur eût été désorganisé par la perte, à court intervalle de trois de ses chefs, et un concours de circonstances qu'on n'a pas oublié, que Mire Tarte a pu s'attribuer tout le mérite d'une victoire, qu'il a pu se poser en sauveur du parti — lui qui n'a causé que de la discorde dans nos rangs qu'il déshonore par sa présence.

Est-il rendu des services réels, sa présence dans les conseils du parti n'en serait pas moins un danger continu.

Qui a trahi trahira !

Mire Israël crie aujourd'hui : "J'ai aimé Sir John !" après avoir déclaré le bien connaître comme fourbe et ennemi de notre race.

Il crie "J'ai aimé Chapleau," qu'il calomnia et insulta autant qu'il le fut en son pouvoir.

Il a trahi Langevin aux pieds duquel il s'était traîné

Quelle garantie peut-être l'aparoie de cet homme quand il dit : "J'aime Laurier."

Il est venu au parti libéral quand il était obligé de demander du secours pour se tirer d'un mauvais pas ; il est resté avec nous parce qu'il ne pouvait faire autrement ; il reste aujourd'hui parce que cela fait son affaire.

Qu'on refuse de plier devant son insatiable ambition, qu'il devienne impossible de satisfaire ses appétits, et le lendemain il sera contre nous.

Qui a trahi trahira.

Et c'est cet homme que l'on veut maintenir en la possession de tous les secrets du parti, de tous nos moyens d'action.

On nous permettra de trouver que ce n'est ni plus ni moins que de l'affolement.

SANS PEUR.

QUE FERA LE DICTATEUR ?

Voilà que l'on commence à parler d'élections générales fédérales pour la fin de 1898. C'est bien tôt pour un parti arrivé au pouvoir avec une forte majorité, dans des circonstances favorables et qui pourrait encore faire trois sessions.

Mais on voit de si drôles de choses sous le règne actuel qu'il ne faut douter de rien.

Du reste ceux qui prédisent que nous aurons les élections ne manquent pas de raisons pour appuyer leur opinion.

Le parti libéral est arrivé au pouvoir en 1896 avec une politique bien arrêtée : réduction dans les dépenses, honnêteté dans l'administration et par conséquent, réduction radicale dans les impôts avec révision du tarif dans la direction du libre-échange et de la réciprocité avec les États-

Unis, mais cela n'est